

Jean Boissonnat



“Construire l’Europe, la passion de ma génération !”

Jean Boissonnat, dans son bureau du côté de Montparnasse, interrogé par Michel Cuperly.

journal avec Michel Jacques. J’ai créé plus tard le supplément “Économie” du journal, fin 1966, quelque temps avant celui du journal *Le Monde*. J’ai quitté *La Croix* pour créer le magazine économique *L’Expansion*, avec Jean-Louis Servan-Schreiber, un partenaire qui m’avait été suggéré, via Jean-Jacques Servan-Schreiber, par Roger Priouret, journaliste reconnu. À *La Croix*, j’ai appris le respect des faits et des délais. À *L’Expansion*, j’ai exercé des responsabilités, animé des équipes, imaginé des sommaires. Je n’ai cessé d’écrire. Dans *Ouest France*, un temps sous la signature de Michel Chevreuse quand j’étais encore à *La Croix* et encore maintenant sans

Tu aimes rappeler tes origines modestes. Comment se sont ouvertes les portes de l’ascenseur social ?

Jean Boissonnat : Ma famille appartient au milieu ouvrier. Mes grands-pères étaient ferblantier et repousseur sur métaux. Mon père, ajusteur, ma mère, couturière avant de se consacrer à ses quatre enfants. J’ai grandi au pied de la butte Montmartre. Quand je suis né en janvier 1929, c’était peu avant le début de la grande crise... J’ai appris à lire dans le journal. Sans la guerre, j’aurais probablement fait une école professionnelle après mon certificat d’études. J’ai pu passer le bac avec mention assez bien et entrer à Sciences-Po, comme boursier. Sciences-Po, et pourquoi pas ensuite l’ENA, c’est-à-dire la porte ouverte au métier de fonctionnaire, le rêve de mes parents : échapper au chômage. J’ai échoué à l’ENA. J’ai enseigné plus tard à Sciences-Po et j’ai même présidé les jurys des concours d’entrée à l’ENA en l’an 2000. Petite revanche d’amour-propre...

Mon premier job m’a été procuré par le service de placement des anciens élèves de Sciences-Po : attaché de direction dans une organisation patronale de transports routiers, avec un salaire mirobolant correspondant au Smic d’aujourd’hui... Trois mois plus tard, en 1954, je suis entré au journal *La Croix* pour être

assistant du P. Gabel dans la rédaction de ses éditoriaux. J’étais un ancien responsable de la JEC et d’anciens amis des mouvements d’action catholique, comme Roger Laviolle, m’y avaient introduit. J’ai commencé par y résumer des dépêches sur la bataille de Diên Biên Phu. Je suis passé au service économie du



Au marbre de *La Croix*, Boissonnat derrière Marcel Biard, Christian Latu, Raymond Faille, dit “Dudule”. À l’arrière-plan, Albert Houdremont, chef de fabrication. Devant eux, au premier plan, Mauricette Augros et Janine Villebesseix.

pseudonyme ; et aussi des articles dans maintes autres publications et quelques livres (1).

Des pressions pour me faire virer

Pendant vingt ans, j'ai assuré une chronique quotidienne sur *Europe1*. En deux minutes, décortiquer un sujet compliqué, c'est une discipline ! Je n'ai jamais connu de problèmes quant à ma liberté d'expression, même s'il y a eu, sous la présidence de François Mitterrand, des pressions pour me faire virer de la radio parce que mes chroniques n'allaient pas dans le sens du pouvoir.

Giscard et Mitterrand se sont mis d'accord sur ton nom pour animer, avec Michèle Cotta, leur débat à la veille du second tour de l'élection présidentielle en mai 1981 : un moment fort, une joute décisive...

Oui, ses amis avaient déconseillé à Mitterrand d'affronter Giscard, censé être meilleur expert. C'était une époque où les animateurs posaient les questions qu'ils voulaient, relançaient la discussion, faisaient préciser les réponses, tout en surveillant la pendule. Mitterrand n'y a pas été meilleur que Giscard, mais pas moins bon non plus.

Un parcours impressionnant, de hautes responsabilités sur le terrain du journalisme, de l'économie, ta participation au conseil de la politique monétaire de la Banque de France, la présidence des Semaines sociales de France, et autres mouvements qui jouent un rôle dans la société, l'Église, le monde. Sur quels terrains le responsable que tu as été pense-t-il avoir eu une influence ?

Difficile de répondre. Je pense avoir eu une influence dans la création de la CFDT en 1964. Un certain nombre de ceux qui étaient encore membres de la CFTC avaient décidé de se transformer en CFDT, c'est-à-dire d'abandonner dans ses statuts la référence à la doctrine sociale de l'Église, pour accueillir tous ceux qui voulaient participer à la transformation de la société, quelles que soient leurs convictions religieuses. Je partageais les idées d'Eugène Descamps. J'ai aidé à faire comprendre le bien-fondé de cette évolution. Des amis que j'ai gardés dans mon estime, les Jean Bornard, Jacques Tessier et autres, m'en ont fait le

reproche. Ils ont refusé cette évolution et ont maintenu un syndicalisme chrétien, ce que reste aujourd'hui la CFTC.

Je crois avoir eu aussi une influence sur le terrain de la construction européenne, où j'ai apporté ma pierre pour en faire comprendre les enjeux, aux côtés de bien d'autres acteurs. Comme journaliste, j'ai soutenu la création de l'euro et bataillé pour donner maintenant un État à cette monnaie. L'euro est né de l'Europe, l'Europe naîtra de l'euro, voilà ma conviction que j'essaie de faire partager. Les jeux ne sont pas faits.

J'ai aidé à faire comprendre le bien-fondé de la création de la CFDT.

Comment est née cette passion pour l'Europe ?

L'Europe, c'est le reflet, la passion de ma génération. L'Europe est née de la guerre. Notre génération n'a pas fait la guerre, mais notre jeunesse y a été plongée.

Tout de suite après la Libération, j'ai participé à des rencontres d'étudiants, à la JEC, dont j'ai été l'un des responsables, pour réfléchir à la situation. Comment créer une nouvelle donne dans un continent où deux guerres mondiales avaient tout gâché ? Je fais porter une lourde responsabilité à ceux qui ont fait la Première Guerre mondiale : sans la

première guerre, on n'aurait pas eu la deuxième. Les dégâts de la première nous ont conduits au communisme et à l'hitlérisme. Les Français n'en avaient pas pris la mesure entre les deux guerres. On disait "les boches" pour parler des Allemands.

La politique depuis ma plus tendre enfance

Je me souviens des discussions vives qui se déroulaient dans ma famille quand j'étais enfant. Mon père n'avait pas fait la Première Guerre mondiale car à cette époque, il travaillait dans les colonies. Il participait de la même mentalité anti-allemande. C'était l'époque, en 1935, du colonel de La Roque, la droite nationaliste française. Mon père faisait partie de ce mouvement. Doriot était un fasciste, pas le colonel de La Roque, catholique convaincu, très doctrine sociale de l'Église. On parlait beaucoup politique chez moi. J'ai baigné dans la politique depuis ma plus tendre enfance. Mon éducation politique s'est faite autour de la table familiale. Chaque fin de semaine, on recevait mon oncle à déjeuner. Mon père était militant "Croix de feu" et mon oncle, métallo lui aussi, militant communiste, responsable du parti dans le XI^e arrondissement. Des engueulades tous les samedis entre mon père et mon oncle. Ils se quittaient en s'embrassant, avant de se donner rendez-vous pour le week-end suivant.

L'Europe, oui, mais, élargie, elle s'embourbe...

Il est arrivé un événement magique, majeur en 1989 : la chute du communisme. Il faut en accepter les

Jean Boissonnat au Comité Assomption

Tu as été membre du Conseil de surveillance du groupe Bayard. Quel rôle y joue-t-on ?

Jean Boissonnat : J'ai surtout été membre pendant longtemps du "Comité Assomption". C'est là que se discutent les grandes orientations stratégiques de la maison, par exemple son développement à l'étranger, où et comment le faire. Y siègent les membres du Directoire et les représentants des actionnaires, c'est-à-dire les responsables de l'Assomption. Les décisions ne s'y prennent pas juridiquement, elles s'y préparent. On n'y vote jamais. C'est un lieu d'échanges. Il n'intervient pas dans la gestion quotidienne du groupe. Les départs de dirigeants du groupe, je pense aux départs de Bernard Porte et d'Alain Cordier, n'ont pas été mûris dans ce Comité. J'ai décidé de m'en retirer en octobre 2008, car il faut assurer le renouvellement des générations.



Jean Boissonnat, lors de la Semaine sociale de 1998 qu'il préside entre Michel Rocard (à gauche) et François Bayrou, entourés de Jean Gélamur et de Noël Copin.

conséquences, avec la volonté des pays de l'Europe de l'Est qui aspiraient à entrer dans l'Union européenne. Il faut en adapter les institutions, ce qui demande du temps. En outre, parce qu'elles en ont été privées sous le régime soviétique, les populations de ces pays s'emploient à retrouver leur souveraineté nationale, alors que nous en mesurons, nous, les limites. Il nous faut faire vivre ensemble des sensibilités très différentes. Il faudra une Europe à géométrie variable.

Dieu et l'Europe

Parmi les livres que tu as écrits, j'ai noté le premier sur "La politique des revenus". Il t'avait valu une lettre élogieuse de Jacques Rueff, l'auteur d'un fameux rapport qui avait, en 1959, ouvert la voie à la création du nouveau franc. Quel est le livre auquel tu tiens le plus ?

Le dernier. C'est celui qui s'intitule : "Dieu et l'Europe". J'y parle de l'Europe et de l'idée que je me fais de la religion. Je décline ma thèse en trois temps. Premièrement, Dieu a fait l'Europe. Deuxièmement, l'Europe a défait Dieu, c'est la sécularisation et troisièmement, Dieu n'est pas européen. Il est ailleurs, en Asie, en Afrique, aux Amériques, et c'est une chance pour le christianisme. C'est pour cela que je suis prudent sur le débat autour des racines chrétiennes de l'Europe. Il ne faut pas avoir honte de ces racines qui sont indiscutables, mais il ne faut surtout pas enfermer le christianisme dans la seule civilisation européenne.

Ne pas enfermer le christianisme dans la seule civilisation européenne.

Tu as fréquenté, interrogé, écouté, lu un grand nombre de personnalités, au fil des ans. Quelles sont celles qui ont laissé la plus grande trace dans ta mémoire ?

Deng Xiaoping : c'est l'homme politique qui m'a le plus impressionné. Je participais avec d'autres confrères à un voyage officiel qui comportait une rencontre à Pékin avec le numéro 1 chinois. C'était à la fin des années 1970. Nous avons eu un aparté de quelques minutes avec Deng. Un entretien avec traduction, encore que Deng, ayant travaillé en France dans les années 1920, connaissait le français. "Il n'est pas question, nous a-t-il dit, d'installer une démocratie à l'occidentale en Chine. Nous savons ce que nous voulons faire, c'est développer la Chine". Son obsession, c'était que la Chine ne redevienne pas une colonie de l'Occident. "Pour réussir économiquement, expliquait-il, nous devons emprunter les techniques du capitalisme, mais sans introduire la démocratie, sinon ce serait la pagaille. Est-ce que, plus tard le système politique évoluera ? Ce sera l'affaire des successeurs."

Moi aussi, j'ai pleuré

J'aime aussi beaucoup Helmut Kohl, un homme politique assez remarquable. Ce n'est pas un grand intellectuel, un esprit lançant des innovations. Pour moi, un homme politique, ce n'est pas celui qui sait quoi faire, mais celui qui sait à quel moment il faut faire. Kohl est de ceux-là. On l'a vu au moment de la réunification de l'Allemagne.

L'événement politique qui m'a le plus marqué, c'est la chute du mur de Berlin. Il se trouve que j'y étais, par un concours de circonstances. Gérard Carreyrou avait remarqué ma série de papiers sur l'évolution du communisme, publiés dans *La Tribune* dont j'étais à l'époque le directeur. Gérard Carreyrou travaillait pour une émission de TF1. Invité à participer sur place à cette émission, j'étais ainsi le 11 novembre 1989 à Berlin, avec Michèle Cotta, Serge July, et au côté de Simone Veil. Quel lieu, quel événement majeur, quel symbole ! Willy Brandt a dit qu'il avait pleuré quand il avait appris la chute du mur. Eh bien moi aussi, qui ne pleure pas facilement : c'est l'événement politique qui m'a fait verser des larmes.

Y a-t-il une "retraite" pour les hommes de plume ?

Évidemment pas, tant que l'on garde l'esprit clair. Je mets la main à un livre qui va sortir en 2009.

Son titre ?

Ce pourrait être "2029", avec un sous-titre plus important que le titre : "Comment j'ai vécu trois siècles en cent ans".

Michel Cuperly et Yves Pitette,
septembre 2008

(1) Entre autres : *La politique des revenus* ; *Le journal de crise* ; *Crise Krach Boom* (avec Michel Albert) ; *Rendez-vous avec l'Histoire* ; *Le travail dans vingt ans* ; *Dieu et l'Europe*.